

Le réveillon d'Alban

Vincent Garand novembre 2003

vincent.garand@points-virgules.com

<http://www.points-virgules.com>

Acte I
Alban est seul dans son bureau.
Un calendrier affichant la date du 31 décembre est bien visible

Scène 1 : (Alban)

Alban : Monsieur, nous sommes déjà le 3 janvier, oui enfin si les postiers ne se beurrent pas trop la tartine ce soir. Déjà qu'en temps normal ils ne sont pas dégourdis. Bon ! Monsieur, nous sommes déjà le 3 janvier... Non je vais mettre le 5, ce sera plus prudent et ça lui donnera plus de scrupules (il tente de corriger à la main). Zut, comment corriger un trois en cinq sans faire de ratures ? Ou alors, je mets le treize ? Ça fait peut-être beaucoup treize jours, même pour un postier beurré et au tarif lent. Ou alors, je l'envoie dans quelques jours ? Non, non, non ! Ça, ce n'est pas possible. Il faut qu'il reçoive cette lettre de relance aussi vite que possible et surtout, surtout qu'il paie le loyer.

Et en plus, le prix des timbres augmente demain, je ne pourrais plus utiliser ceux-là ! Tiens, je vais mettre le huit, c'est facile à changer ça ! Allez, reprenons : Monsieur, sommes déjà le 8 janvier, pour le coup ils ont intérêt à faire une sacrée fête les postiers. Va falloir qu'ils sortent les bouteilles de Ricard et de gros rouge ! Donc, le 8 janvier et je constate avec regrets, avec regrets, avec regrets... Avec rage oui ! Ah, on se saigne aux quatre veines pour leur offrir un logement décent. La seule... (il cherche ses mots) formalité qu'on attend d'eux est qu'ils paient leur loyer et ils n'en sont même pas capables ! Les scélérats ! Et c'est moi qui suis obligé de leur écrire à présent ! Je... Je... J'augmenterai le loyer du prix du timbre le mois prochain (très satisfait de lui). Donc, je constate avec regrets que vous n'avez toujours pas réglé le montant de votre loyer. Nous avons pourtant convenu que votre règlement devait impérativement être effectué avant le trois du mois courant. (énervé) Ah, je m'en souviens encore : il aurait vendu sa mère pour avoir cet appartement. Avec sa voix mielleuse (il feint de l'imiter) : mais oui, Monsieur, vous pouvez me faire confiance, je paierai toujours le premier du mois. (de nouveau énervé) faire confiance ! Pff, la belle affaire ! Voilà ce qu'elle me coûte sa confiance maintenant. Voyons, (il prend sa calculatrice et marmonne le détail du calcul) 1200 par 4 % sur deux semaines... 24 euros ! 24 euros ? ! Ah le voyou. (il se lève de sa chaise et va s'affaler sur le canapé) 24 euros d'intérêts perdus ! Envolés, dissipés... Mais qu'ai-je donc fait pour mériter pareille injustice ?

Scène 2 : le téléphone se met à sonner

(énervé) Oui ! Allô ! (...) Ah, c'est toi ? (devenu mielleux) Ma douce. (...) Quand est-ce que je rentre ? Mais il n'est que cinq heures ! (...) Tu les as invités à dîner, pas prendre le thé. Est-ce qu'ils sont arrivés ? (...) Non ? Alors, tu vois. Rien ne presse. (...) Que je me prépare ? À quelle heure leur as-tu dit de venir ? (...) Sept heures ! J'ai encore tout le temps (...) Quoi les embouteillages ? Je suis venu en métro (...) Mais

si, mais c'est temporaire. Monsieur Parisse a... Oublié un carnet de tickets dans mon bureau et je me suis dit que ce serait trop bête de les laisser perdre, alors (...) Oui, il les a oubliés, enfin pas exactement, mais ce serait trop long à t'expliquer (...) Mais non je ne peux pas lui rendre. Il est parti en voyage pour visiter l'Asie. Mais j'ai pu le convaincre de payer les deux mois de loyers à venir. On ne sait jamais... S'il lui arrivait quelque chose (...) Mais non, je voulais dire si on le détroussait par exemple. En un sens, je lui ai peut-être rendu service : c'est ça de moins qu'on lui volera là-bas (...) D'accord ! J'ai encore à faire, mais je te promets d'être rentré à sept heures.

Scène 3 : Alban/Madame Bontemps

Ah oui ! Cette lettre... Bon, une enveloppe... (il écrit l'adresse dessus, met la lettre à l'intérieur et colle un timbre en le léchant) Ça a toujours aussi mauvais goût ! Et pourtant, le prix augmente sans arrêt. Ils pourraient faire un effort de ce côté-là tout de même ! Enfin... Que vais-je faire de tout cela, j'en ai beaucoup trop (en regardant tous les timbres qui lui restent).

Toc, toc, toc...

Alban : Entrez !

(une dame, exagérément bien vêtue, entre)

Alban : Oui... Bonjour. Qui cherchez-vous ? (il la dévisage)

Bontemps : Bonjour Monsieur Sarkis (elle s'approche). Vous ne me reconnaissez pas ?

Alban : Euh... Ah ! Madame Bontemps ! Mais je ne vous avais pas reconnue aussi bien habillée, enfin je veux dire habillée ainsi. D'ordinaire vous êtes moins... Enfin plus... (il cherche ses mots) décontractée.

Bontemps : Oui. C'est-à-dire que ce ne serait pas facile de faire le ménage comme ça.

Alban : Oui, c'est sûr ! Remarquez, ça vous va bien. Vous faites beaucoup plus femme. D'ailleurs, je ne vous avais pas reconnue (en souriant, voire en riant, mais elle semble s'en offusquer, il tente de se reprendre). Enfin, vous faites plus femme que femme de ménage. Mais à propos, vous ne venez pas faire le ménage, n'est-ce pas ?

Bontemps : Pas du tout ! Non, je venais vous faire une dernière visite... La dernière de l'année.

Alban : (il feint de ne pas comprendre) Ah, mais c'est très gentil à vous Madame Bontemps, j'en suis ravi.

Bontemps : Mouais (d'un ton peu convaincu). Oui, j'ai rendu visite aux autres occupants de l'immeuble aussi. Enfin ceux pour qui je fais le ménage évidemment.

Alban : Évidemment.

Bontemps : Je sors de chez monsieur Carlos. Quel charmant homme ce monsieur

Carlos.

Alban : Oui, quel charmant homme, en effet (ravi que la conversation dévie)!

Bontemps : Et généreux, avec ça. Très généreux, même.

Alban : Oui, vous avez raison. L'autre jour, je l'ai vu entrer dans l'immeuble et il y avait madame Masson avec lui, vous savez, la dame assez âgée du rez-de-chaussée. Et bien lorsqu'il a vu qu'elle était derrière lui, il s'est écarté, lui a ouvert la porte pour la laisser passer devant lui.

Bontemps : Oui, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais parler d'une autre forme de générosité, si vous voyez ce que je veux dire.

Alban : (ennuyé, il grimace) Vous voulez dire que... Il vous a donné...

Bontemps : (elle l'interrompt pour finir sa phrase à sa place) De l'argent ! Oui ! Remarquez, c'est un peu normal, non ?

Alban : (faisant l'innocent) Ah bon ?

Bontemps : Ben oui. Ce sont les étrennes tout de même (elle se place devant le calendrier indiquant le 31 décembre). Vous n'avez pas remarqué que nous sommes à la fin de l'année ?

Alban : (il regarde à son tour le calendrier) C'est à dire... Je suis assez occupé. Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte, mais maintenant que vous me le dites... Ça passe si vite. Je me souviens de l'an dernier déjà et je n'ai pas l'impression qu'une année se soit écoulée.

Bontemps : Oui, je m'en souviens. Même que vous n'aviez pas d'argent sur vous et que vous m'aviez donné le téléphone sans fil qui vous avait été offert avec l'abonnement de votre journal !

Alban : Oui, très juste (d'un air ravi). Vous avez raison, Madame Bontemps, je m'en souviens à présent.

Bontemps : Bon, ce n'est pas le tout, j'ai encore d'autres visites à faire Monsieur Sarkis.

Alban : C'est cela... Bonnes fêtes de fin d'année, Madame Bontemps (dit-il sans la raccompagner à la porte. Il la regarde, mais elle ne part pas). Ça ne va pas, Madame Bontemps ?

Bontemps : Si, si.

Alban : Eh bien ?

Bontemps : Vous n'oubliez rien, Monsieur Sarkis ?

Alban : (ennuyé) Je... Les étrennes, non ? (avec un sourire contrit).

Bontemps : Et bien voilà !

Alban : Oui, évidemment... La belle affaire... (il fouille ses poches, regarde dans ses tiroirs) Vous allez rire, Madame Bontemps...

Bontemps : Sauf votre respect, j'en doute un peu.

Alban : Je crois que je n'ai pas d'argent sur moi, pas même un chéquier. (il sort un porte monnaie) j'ai juste de quoi payer le pain. Vous... ne prenez toujours pas la carte ? (elle le regarde d'un air furieux) Attendez... Voyons... (en ouvrant ses tiroirs) Nous pouvons certainement nous arranger.

Bontemps : Qu'allez-vous me donner cette fois-ci ? Une lampe de poche ? Ou un rasoir électrique de voyage ?

Alban : (il continue de chercher, ne trouve rien et finalement pose les yeux sur son bureau) Des timbres !

Bontemps : (très surprise) Des timbres ?

Alban : Vous avez bien besoin de timbres, Madame Bontemps ?

Bontemps : C'est à dire que je n'écris pas beaucoup.

Alban : Mais si, détrompez-vous ! Pour mes affaires, je suis continuellement obligé d'envoyer des lettres et de coller des timbres qui me coûtent une fortune et qui ont un goût horrible. (plus bas, et à lui-même) Vingt-quatre euros encore tout à l'heure ! (tout haut) Tenez, pour payer votre loyer !

Bontemps : Mon propriétaire habite au dessous de chez moi. Je ne vais tout de même pas lui envoyer par la poste.

Alban : Pour payer vos impôts...

Bontemps : Je ne suis pas imposable ! Avec ce que vous me donnez...

Alban : Quel bonheur. Vous ne connaissez pas votre bonheur, Madame Bontemps. Ne pas être imposable, c'est le rêve de tout contribuable, croyez-moi. Pour payer l'électricité, alors ?

Bontemps : (désabusée) Mes charges sont comprises dans le loyer.

Alban : Le téléphone, peut-être ?

Bontemps : Ah oui. Le téléphone... Ça je le paie à part (Alban est ravi). Oui mais je suis prélevée directement sur mon compte.

Alban : Et une carte postale aux amis... Pendant les vacances ?

Bontemps : Oui, ça je ne dis pas...

Alban : Et bien voilà ! Je n'ai peut-être pas d'argent sur moi mais voilà qui vous rendra bien service (il lui tend un plaque de timbres). Il y en a une bonne cinquantaine. A cinquante centimes environ, voilà qui fait un joli cadeau n'est-ce pas ?

Bontemps : Mais que voulez-vous que je fasse de tout ça ?

Alban : Ah, j'allais oublier... Ils sont à l'ancien tarif. Il faudra juste rajouter un timbre à cinq centimes à côté. Sauf si vous vous en servez avant demain, naturellement.

Bontemps : Avant demain ? Je ne vais tout de même pas partir en vacances ce soir pour pouvoir écrire à tous mes amis !

Alban : Vous avez peut-être des cartes de vœux à faire, Madame Bontemps ?

Bontemps : Oui, en effet.

Alban : Et bien voilà, c'est l'occasion ! (il la raccompagne jusqu'à la porte) Excusez-moi, Madame Bontemps mais j'ai encore beaucoup à faire. (il la pousse presque dehors) Allez, joyeux Noël, bonne année et à lundi !

Bontemps : C'est ça, à lundi et bonjour chez vous ! (à elle même) Quel pingre celui-là ! Heureusement qu'ils ne sont pas tous comme ça.

Alban : Quel pot de colle celle-là ! Et puis d'un sans-gêne avec ça. Oser réclamer ses étrennes de façon si éhontée ! Et cette impolitesse ! Elle m'a à peine remercié du présent, pourtant généreux, que je lui ai fait. Ah, avoir des employés aujourd'hui... La belle affaire ! Enfin, j'ai tout de même réussi à lui refiler une plaquette de timbres.

Scène 4 : Alban/Patrick

Toc, toc, toc...

Alban : Ça continue... Mais ce n'est pas vrai ! Je vais finir par être en retard. Églantine va encore me faire une crise... Qu'est-ce que c'est ?

Patrick : Bonjour, c'est pour les étrennes du facteur.

Alban : Vous n'avez qu'à les passer sous la porte !

Patrick : Mais non, c'est pour **recevoir** des étrennes.

Alban : Je n'ai pas le temps. Revenez une autre fois !

Patrick : Mais Monsieur...

Alban : Fichez-moi le camp, je vous dis !

Patrick : Papa, ouvre, c'est moi, Patrick. Je te faisais une blague.

Alban : Entre. (Ils s'embrassent) Une blague... Tu en as de bonnes. Elle n'est pas drôle ta blague. Si tu savais le nombre de fois où l'on vient me taper... Trêve de plaisanterie. Tu as le papier ?

Patrick : Oui, le voilà.

Alban : Oh, je n'arrive pas à y croire. Tout ça pour une bouchée de pain. C'est à peine le quart du prix. Neuf appartements, à Paris. Rien que pour moi !

Patrick : Il y a quand même quelques travaux. Tu as vu l'immeuble comme moi ?

Alban : Oui, mais ce n'est rien. Un peu de plomberie, un parquet par-ci par-là et le tour est joué. Ils se loueront facilement, tu vas voir. Je n'en reviens toujours pas.

Patrick : Ce n'est pas une vente normale, non plus. Verser cent mille euros d'acompte avant de signer, ce n'est pas courant non plus. D'ailleurs, ça m'étonne que tu aies si facilement accepté cette condition.

Alban : Vu le prix, ça ne se refusait pas. Et puis, nous l'avons fait devant notaire. Ce n'est pas comme si je lui avais donné l'argent de la main à la main. Oh, elle va en faire une tête, Églantine. Et les enfants... Quand je vais leur apprendre ce qui les attend. On verra s'ils me traitent encore de pingre après ça, les ingrats.

Patrick : Bon, il faut que j'y retourne pour préparer le compromis de vente. On se voit tout à l'heure à la maison...

Alban : C'est ça, à tout à l'heure. La belle affaire (il se frotte les mains). Une affaire juteuse, vraiment...

Scène 5 : Alban/le facteur

Toc, toc, toc...

Alban : Qu'est-ce qu'il a encore oublié ? C'est ouvert. Entre !

Le facteur : Bonjour Monsieur. C'est votre facteur qui vient vous offrir le calendrier de la Poste.

Alban : Tiens, la belle affaire... C'est bien la première fois que je vous vois monter jusqu'ici.

Le facteur : Bien... C'est-à-dire que... Je ne suis pas là depuis très longtemps...

Alban : Oui, bien sûr ! Et cela fait combien de temps que vous faites cette tournée ?

Le facteur : Je viens de commencer. Ça fait tout juste un mois.

Alban : (avec intérêt) Ah, un mois ? (devenu gentil) Très bien. Alors, faites-moi voir ces calendriers. Dites donc, vous qui avez l'air... intelligent, ils ne durent tout de même pas très longtemps vos calendriers. Il n'y aurait pas moyen d'améliorer ça ? (le postier le regarde d'un air surpris) Non parce que ce n'est pas de retourner une feuille par mois qui va l'user. Chaque année c'est la même chose. Je jette un calendrier encore tout neuf. La belle affaire...

Le facteur : Et bien, c'est-à-dire que... Un calendrier est fait pour durer un an, pas plus.

Alban : Hmm... Remarquez, je ne vous en veux pas. Ceux des éboueurs et des pompiers, c'est la même chose, alors... Bon, alors faites voir (il les passe en revue). Celui-là me paraît bien. Je le prends (le facteur tend la main pour recevoir de l'argent et Alban la lui serre). Merci beaucoup, c'était un plaisir.

Le facteur : Mais... Monsieur...

Alban : Oui, qu'y a-t-il (en l'interrompant d'un ton autoritaire) ?

Le facteur : C'est-à-dire que... Vous... Vous ne me donnez rien ?

Alban : Que devrais-je vous donner, mon ami ? Vous m'avez bien parlé de m'offrir un calendrier, je n'ai pas rêvé ?

Le facteur : Oui, bien sûr. Mais c'était une formule, une façon de parler.

Alban : Et bien, apprenez à mieux parler, à l'avenir.

Le facteur : Mais en général les gens donnent quelque chose, pour les services rendus. Tenez par exemple, votre voisin, Monsieur Carlos...

Alban : (irrité, il l'interrompt) Ah non, pas lui !

Le facteur : Il a été très généreux, vous savez.

Alban : J'entends bien, mais qu'il veuille dilapider son bien en entretenant des femmes de ménage, des facteurs ou des pompiers, c'est son affaire ! Et puis je trouve que vous ne manquez pas de toupet. Vous me dites que vous faites la tournée depuis à peine un mois et vous avez la prétention de me faire payer toute une année de calendrier ?

Le facteur : Mais j'ai changé de quartier, Monsieur ! Des services, j'en ai rendu à d'autres toute l'année.

Alban : Et bien, allez leur demander vos étrennes ! S'il faut en plus que je paie pour les autres ! Et puis, excusez-moi mais vous, comme vos prédécesseurs, on ne peut pas dire que vous ayez des fourmis dans les jambes pour monter les recommandés ! Je suis sans arrêt obligé d'aller les chercher au bureau de poste.

Le facteur : (gêné) Oui, mais... Votre ascenseur est souvent en panne et...

Alban : Vous vous payez ma tête, ma parole ! J'habite au premier. Il n'y a pas besoin de prendre l'ascenseur pour ça. D'ailleurs, je ne le prends jamais. Non, croyez-moi jeune homme, faites votre travail correctement et nous en reparlerons l'année prochaine, je vous le promets. Mais pour vous encourager, je ne veux pas que vous repartiez sans rien. (le facteur retrouve le sourire, Alban tire un gros paquet d'enveloppes de son tiroir) Tenez ! Ça m'évitera d'aller jusqu'au bureau de poste. (le facteur reste immobile) Allez mon brave ! Allez ! (Alban ouvre la porte et lui

indique la sortie). Je vous en prie. Joyeux Noël et bonne année (le facteur sort, incrédule). Et bien ça marche avec la poste aujourd'hui : d'abord les timbres, maintenant le calendrier. Enfin, c'est toujours ça de gagné !

Scène 6 : Alban/Églantine au téléphone

Alban : Non mais quelle bande de raseurs, tout de même ! S'il fallait les écouter, il y aurait sans cesse une occasion de mettre la main à la poche. S'ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à réclamer poliment pour me dépouiller... « Je viens vous offrir un calendrier ». Pff, la belle affaire !

Dring, dring (le téléphone sonne)

Alban : Mais ça ne cessera donc jamais ? (énervé) Allô ! (...) Ah, c'est encore toi ? (...) Mais oui, je suis encore au bureau. Puisque je réponds ! (...) Il est déjà six heures ? Et c'est pour ça que tu m'appelles ? (...) J'arrive, je te le promets. J'ai été un peu retardé (...) Non, non, rien de grave, des visites (...) La femme de ménage. Elle fait une collection de timbres, alors je l'ai dépannée. Et le facteur, qui est venu chercher le courrier à poster. Un brave garçon, vraiment (...) Oui, enfin non, il n'en a pas voulu. J'ai terminé ce que je voulais faire, j'allais partir (...) Je t'assure, j'ai déjà le manteau sur le dos (ce qui est faux) (...) D'accord, à tout de suite.

Acte II
Dans le salon/salle à manger de la maison

Scène 1 : Marina/Églantine

Églantine consulte son calepin, assise dans le canapé.

Églantine : (en criant) Marina !

Marina : (elle arrive par une porte qui donne sur la cuisine) Oui, Madame.

Églantine : Il faudrait dresser le couvert. Mon mari ne devrait plus tarder maintenant.

Marina : Bien, Madame.

Églantine : Et où en est le gigot ?

Marina : J'ai fini de le préparer. Il n'y a plus qu'à le passer au four. Et combien serez-vous finalement, Madame ?

Églantine : Attendez, Jean-Pierre, Patrick (elle marmonne), nous serons huit. (d'un air de contentement) Oui, c'est ça, huit. Toute la famille sera réunie. (Marina commence à mettre la table) Et n'oubliez pas les coupes de Champagne !

Marina : Non Madame. Est-ce que je dois mettre une nappe, Madame ?

Églantine : Mais bien sûr. Depuis quand dînons-nous sans nappe ? (elle se retourne et voit que Marina a déjà mis une partie du couvert) Mais il fallait y penser avant, Marina. Maintenant il faut tout enlever pour mettre la nappe ! Vous ne pensez donc à rien ?

Marina : (naïvement) C'est vrai. Que je suis bête !

Églantine : (plus bas) Ce n'est rien de le dire. Bon, où en étais-je ? (elle feuillette de nouveau son calepin puis compose un numéro). Allô ! Patrick ? Oui c'est moi (...) Tu vas bien, mon ange ? Je t'appelais pour ce soir... Venez vers sept heures. Ton père n'est pas encore rentré (...) A tout à l'heure. Je t'embrasse.

(Marina a fini de mettre la table et se retire. Églantine téléphone de nouveau)

Églantine : Allô ? Jean-Pierre ? Oui, c'est moi... Tu vas bien, mon ange ? Je t'appelais, pour ce soir... Venez vers sept heures. Ton père n'est pas encore rentré. A tout à l'heure. Je t'embrasse.

(Marina a fini de mettre la table et se retire. Églantine consulte de nouveau son calepin, puis téléphone).

Églantine : Alban ? C'est moi... Quand rentres-tu à la maison ? (...) Je sais qu'il n'est que cinq heures mais nous avons des invités ce soir, tu te souviens ? (...) Bien sûr que non. Oui mais il faut quand même que tu te prépares. (...) Vers sept heures (...) Plus tant que ça. Tu risques d'avoir des embouteillages, nous sommes le trente et un. (...) Comment ça, "en métro" ? Tu voyages en métro à présent ? Et la voiture, tu ne l'as plus ? (...) Comment peut-on oublier des tickets de métro sur ton bureau ? (...) Et tu ne peux pas lui rendre ? (...) Alban, tu es sordide ! Comment peux-tu dire des choses pareilles ? (...) Bon, tu te dépêches tout de même de rentrer. Je voudrais que tu sois là lorsque tes enfants arriveront. Je t'embrasse. (A elle-même et à haute voix sans s'apercevoir que Marina est revenue) Qu'est-ce que c'est que cette histoire de

tickets de métro ?

Marina : Madame veut prendre le métro ?

Églantine : Mais non Marina, c'est Monsieur qui... Mais qu'est-ce que je raconte moi ? Avez-vous fini de préparer les petits fours ?

Marina : C'est fait, Madame.

Églantine : Et veillez à ce qu'il y ait suffisamment de Champagne au frais.

Marina : (en se retirant) Bien Madame.

Scène 2 : Églantine/Marielle

Marielle entre dans le salon, l'air tendu. Églantine la voit.

Églantine : Ah, Marielle ! Te voilà rentrée. Tu as fini ta répétition ?

Marielle : Oui, maman mais...

Églantine : (en l'interrompant) Quelle drôle d'idée tout de même que de prendre ton cours de hautbois un 31 décembre !

Marielle : Mais maman, je te l'ai dit : je ne me sens pas prête. Je ne suis pas sûre de moi, je...

Églantine : Mais si ma chérie. Cela fait des mois que tu t'entraînes pour ce concours, que tu prends des leçons particulières. Tu es parfaitement préparée, au contraire. Tiens, nous t'avons entendu jouer hier soir, avec ton père... (d'un air de lassitude) Et les autres soirs aussi d'ailleurs. Il n'y a rien à redire : pas une fausse note.

Marielle : Je le sens bien. J'ai l'impression que les notes qui sortent de mon instrument sont troubles.

Églantine : Troubles ? Comment ça, troubles ? C'est bien la première fois que j'entends cela. Comment une note peut-elle être trouble ?

Marielle : Je ne sais pas, c'est une impression, je ne peux pas t'expliquer ça comme ça. Ça vient peut-être de mon instrument.

Églantine : (soudainement énervée) Ah, non ! Pas ton instrument !

Marielle : Alors c'est moi. (désespérée) C'est encore pire.

Églantine : Écoute, il y a trois mois ton hautbois était envahi par des champignons. Il y a deux mois c'étaient les trous qui se bouchaient et le mois dernier tu trouvais l'embout acide. Et maintenant les notes sont troubles ?

Marielle : Mais c'était vrai ! Je n'inventais rien !

Églantine : Peut-être, mais je peux te dire que ton père n'a toujours pas digéré la consultation chez le médecin pour ton hautbois. Ni le traitement qu'il lui avait prescrit. D'autant que le brave homme ne pouvait tout de même pas établir une feuille de soins pour un hautbois !

Marielle : Écoute, mon concours est dans une semaine et je ne peux pas y aller avec un instrument qui joue des notes troubles.

Églantine : Bien, ma chérie. Tu sais que, personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu fasses vérifier ton instrument mais tu sais comme est ton père, et lorsqu'il recevra la facture...

Marielle : (timidement) Oui...

Églantine : Le mieux serait que tu lui en parles tout à l'heure, au dîner.

Marielle : Avare comme il est, il va encore piquer une crise !

Églantine : Marielle ! Comme tu y vas ! (faussement indignée) C'est de ton père dont tu parles. Je te l'accorde, ton père a tendance à être... Économe.

Marielle : Économe ? Tu en as de drôles, maman. Regarde sa montre. Il a la même depuis trente ans. Tout ça parce qu'il faut la remonter tous les soirs à la main et que ça lui évite de mettre une pile dedans !

Églantine : Mais non.

Marielle : Mais si ! Il s'en est vanté devant les Granier l'autre jour, sans s'en apercevoir. Tu étais même gênée, souviens-toi.

Églantine : (la tête basse) Oui, peut-être.

Marielle : C'est comme ses costumes. Ils datent tous d'avant ma naissance ! C'est bien simple, lorsque je le vois pendant un dîner, j'ai l'impression de voir une pièce de théâtre en costume d'époque.

Églantine : (en riant) Oui, c'est vrai que ton père ne fait pas beaucoup d'efforts vestimentaires. Mais que veux-tu ? Il se trouve très bien dans les habits qu'il porte. (en dodelinant) C'est vrai que parfois...

Marielle : Un avare, je te dis. Un radin, un grippe-sou.

Marina : Madame ?

Marielle : Allez, je vous laisse, je vais préparer mon attaque pour le dîner pour arracher trois pièces au vieux grigou.

Scène 3 : Églantine et Marina

Églantine : Oui, Marina. Que voulez-vous ?

Marina : **C'est-à-dire** que... J'aurais un service à vous demander Madame.

Églantine : Un service ? Quel genre de service ? (Marina, gênée, n'ose pas parler) Eh bien, parlez, que diable !

Marina : Voilà, Madame. C'est à propos de mes gages.

Églantine : Mais vous savez bien que je ne m'occupe pas de cela, ma bonne amie. Voyez plutôt avec Monsieur.

Marina : Mais justement Madame. Je l'ai fait mais il ne veut rien entendre. Jugez vous-même, Madame. Cela fait maintenant quatre ans que je suis au service de Madame et depuis ce temps je n'ai pas reçu la moindre augmentation. Madame et Monsieur ne sont pas satisfaits de moi ?

Églantine : Mais si, Marina. Au contraire : nous vous apprécions beaucoup. Mais que vous a répondu mon mari lorsque vous lui avez fait votre demande ?

Marina : Ça n'a pas été simple, vous savez. Il m'a plusieurs fois éconduite en me disant qu'il n'avait pas le temps mais, à force d'insistance, j'ai tout de même pu lui faire ma demande.

Églantine : Et alors, que vous a-t-il dit ?

Marina : Il m'a demandé si je n'étais pas heureuse ici. Puis il m'a dit que vous me donniez le gîte et le couvert et que tous mes frais étaient payés. Il m'a alors dressé la longue liste de tout ce qu'il avait à payer dans cette maison : mes gages, le téléphone, l'électricité, etc.

Églantine : Ensuite ?

Marina : Je lui ai répondu que je comprenais bien mais que j'avais tout de même besoin de plus d'argent pour m'habiller, pour mes loisirs. Monsieur avait l'air embarrassé et m'a proposé un arrangement. Vous vous souvenez du jour où vos enfants ont rapporté une télévision neuve ?

Églantine : Bien sûr que je m'en souviens !

Marina : Eh bien, malgré vos conseils, Monsieur n'a pas jeté l'ancien poste. Il l'a gardé à la cave.

Églantine : Tiens donc. Et alors ?

Marina : Alors ? Lorsque j'ai parlé de mes loisirs, Monsieur m'a proposé, à la place d'une augmentation, de me donner **gracieusement** le poste.

Églantine : C'est bien mon mari, ça. Vous ne m'étonnez pas tellement. Mais vous y voyez quelque chose ? Il était presque hors d'usage.

Marina : Je suis contente que Madame le dise. Disons que je ne peux voir l'image que dans l'obscurité. Même que Monsieur m'a dit que ce n'était pas plus mal car ça économisait l'électricité. Mais ce n'est encore pas le plus pénible. Depuis peu, je ne peux plus changer de chaîne car la molette tourne dans le vide et je suis bloquée sur TF1.

Églantine : (catastrophée, elle met la tête dans ses mains) Oh ma pauvre amie, TF1 !

Marina : La situation est délicate, Madame, car je souhaiterais non seulement que Monsieur reprenne sa télévision mais aussi qu'il m'accorde l'augmentation que je lui réclame sans cesse. J'ose à peine lui demander.

Églantine : Vous avez bien fait de m'en parler. Je vais le sermonner pour la télévision car un ami de mon mari qui était venu la vérifier nous avait mis en garde : elle peut exploser sans crier gare ! (Marina est effrayée). Il sera ensuite plus enclin à vous accorder votre augmentation.

Marina : Merci Madame, (avec emportement) Vous êtes si bonne. Je ne voudrais pas abuser, Madame, mais pour mes étrennes ?

Églantine : Vos étrennes ? Mais ne voyez-vous pas cela avec lui ? Comme chaque année ?

Marina : Si Madame, bien sûr, mais... Monsieur n'arrive pas à me faire mon chèque.

Églantine : Comment ça, « il n'arrive pas à vous faire votre chèque » ?

Marina : Lorsque je les lui ai réclamées une première fois, il a sorti son carnet de chèques mais son stylo n'avait plus d'encre et il n'a pas pu me le faire.

Églantine : (à part) C'est bien lui, ça. Il l'a toujours sur lui, celui-là. (à Marina) Et alors, n'en a-t-il pas pris un autre ?

Marina : Il n'en a pas eu le temps, Madame. Il m'a dit être très pressé. Mais je suis retournée le voir la semaine dernière : la veille de Noël. Cette fois son stylo écrivait bien mais il n'avait plus un seul chèque dans son carnet.

Églantine : (à part) Je reconnais bien là mon Alban. Marielle a tout de même raison : quel avaricieux ! Mais je vais lui jouer un tour... (à Marina) Ce n'est tout de même pas de chance !

Marina : Il m'a dit que la banque tardait à lui livrer un nouveau chéquier mais qu'il

me paierait mes étrennes le jour même où il le recevrait.

Églantine : Je vois.

Marina : Si vous pouviez faire quelque chose, Madame. (elle s'éloigne avec résignation) Je n'ai pas pu acheter le moindre cadeau à ma famille.

Églantine : Bien sûr, Marina. (elle réfléchit quelques instants) Attendez ! Venez voir. Je crois que je peux faire quelque chose pour vous. Il est vrai que j'ai convenu avec mon mari de ne pas m'occuper de tout cela mais, après tout, je peux bien vous offrir un cadeau, cela ne change rien à l'affaire. Allez me chercher mon sac à main, je vous prie.

Marina : (après s'être empressée d'aller le chercher) Tenez, Madame.

Églantine : Merci. (elle fouille, extrait son stylo et son chéquier, rédige un chèque et range le tout dans son sac) Tenez, c'est pour vous et je vous souhaite une bonne année, Marina.

Marina : Moi aussi, Madame. (elle regarde le chèque) Tout cela ? (elle exulte) Que Madame est généreuse. Oh, merci, Madame. Vraiment, merci.

Églantine : Mais qu'avez-vous donc, Marina ? Est-ce si énorme que cela ?

Marina : Madame ne se rend sans doute pas compte. Ce sont des étrennes inespérées ! Les plus belles de toutes. Jamais Monsieur ne s'est montré aussi généreux.

Églantine : Et... (elle marque un temps d'hésitation) Si ce n'est pas trop indiscret, combien vous donne-t-il pour vos étrennes ?

Marina : Mais beaucoup moins, Madame. Ce n'est pas mentir que de vous dire : dix fois moins.

Églantine : Dix fois moins ? (à elle-même) Et moi qui avais peur de ne pas lui avoir donné assez. C'est Alban qui va en faire une tête lorsqu'il aura appris cela ! Qu'importe, après tout. Il ne manque pas d'argent et cette petite le mérite bien. Quant à lui, il ne l'aura pas volé.

Marina : Madame m'a-t-elle parlé ?

Églantine : Non, enfin je disais que vous le méritiez bien. Je parlerai à mon mari pour qu'à l'avenir vos étrennes soient plus conséquentes. Et je lui toucherai aussi un mot de vos gages.

Marina : Merci Madame. Vous êtes si généreuse avec moi.

Églantine : (en faisant un sourire forcé) Oui. Vous pouvez retourner en cuisine à présent. Nos invités devraient bientôt arriver.

Marina : (en se dirigeant vers la cuisine) Bien Madame.

Scène 4 (au téléphone : Églantine et Alban)

Églantine : (elle consulte sa montre) D'ailleurs quelle heure est-il ? Six heures déjà ! Et Alban qui n'est toujours pas rentré. Mais qu'est-ce qu'il fiche à la fin ? Il rentre à pied pour économiser ses tickets de métro ou quoi ? Bon ! (elle décroche le téléphone et compose le numéro) All... (elle recule vivement le combiné de son oreille pour éviter un cri) Eh bien ! Il vient de recevoir une lettre des impôts, ma parole ! Allô ? C'est moi, Églantine (...) Eh bien, ton accueil fait plaisir ! Mais tu es

encore au bureau ? (...) Il est six heures passées et je voulais savoir si tu partais bientôt. (...) Qu'est-ce qui t'arrive ? (...) Tu as eu des problèmes ? (...) (très étonnée) Le facteur est venu jusqu'à ton bureau pour chercher le courrier à poster ? Quel brave homme, vraiment. J'espère que tu lui as donné ses étrennes. (...) Il n'en n'a pas voulu ? Comme c'est bizarre ! Bien, mais quand rentres-tu ? (...) Tu m'as déjà dit ça il y a une heure ! (...) A tout de suite mon chéri, je t'embrasse (elle embrasse le téléphone de façon grotesque).

Scène 5 : Églantine/Marina/Jean-Pierre/Sarah

Marina : Madame, votre fils vient d'arriver.

Églantine : Lequel, Marina, j'en ai trois !

Marina : Monsieur Jean-Pierre, Madame. Il est accompagné d'une... Enfin de sa...

Églantine : Mais faites-le entrer, voyons. Ne le laissez pas dans le corridor, à la fin !

Marina : Bien Madame. (elle va les chercher)

(ils entrent)

Jean-Pierre : Maman ! Comment vas-tu ?

Églantine : Bien et toi ?

Jean-Pierre : Maman, je te présente Sarah.

Sarah : (d'un air absent) Bonjour Madame, je m'appelle Sarah.

Églantine : (elle esquisse un sourire de circonstance) Bonjour. Appelez-moi simplement Églantine.

Sarah : (à moitié étonnée et à moitié moqueuse) C'est trop kiffant comme prénom Églantine. (à Jean-Pierre) Au fait, t'en as amené ?

Jean-Pierre : Arrête ! Pas ici. C'est chez mes parents là. Un peu de tenue !

Églantine : Qu'est-ce que vous dites tous les deux ?

Jean-Pierre : Rien, maman. Sarah disait qu'elle te trouvait déjà très sympathique.

Églantine : Mmm... C'est réciproque Mademoiselle (en la regardant avec une pointe de dédain). Eh bien, vous êtes les premiers. Asseyez-vous donc ! (ils s'assoient et Églantine regarde son fils) Dis-moi Jean-Pierre, je te trouve bien fatigué. Tu as les yeux tout cernés.

Jean-Pierre : Ah, ça c'est rien, maman. (d'un air jovial) On a fêté notre emménagement hier soir avec des copains.

Églantine : Vous avez enfin trouvé un appartement ? Mais pour le loyer... (pleine d'espoir) Tu as trouvé un travail ?

Jean-Pierre : Non maman. En fait c'est encore un squatte. Un squatte ! Mais tu trouves que c'est raisonnable à ton âge de mener une vie pareille ? Tu vas vivre dans des taudis sans eau et sans électricité toute ta vie ?

Jean-Pierre : Ah oui mais là ça n'a rien à voir maman. C'est un vrai appartement et il y a tout le confort. Il y a même des meubles. Tiens, je peux te le dire : c'est l'ancien logement de fonction d'un directeur d'école.

Églantine : D'un directeur d'école ? Mais il n'est plus occupé cet appartement ?

Jean-Pierre : Ben non. L'école a fermé. Elle va être démolie.

Églantine : Tiens donc ! Elle est trop vieille ?

Jean-Pierre :Assez, oui. Et puis de toute façon les parents ne voulaient plus y envoyer leurs enfants à cause de l'amiante. Et comme l'appartement fait partie de l'école, le directeur n'était pas mécontent de vider les lieux. (il se met à rire) Hein Sarah ?

Sarah :(elle sourit d'un air bête) Ah ouais.

Églantine : De l'amiante ! Mais tu ne te rends pas compte Jean-Pierre ? C'est très dangereux pour la santé. Tu le sais ?

Jean-Pierre :Mais ne t'inquiète pas maman. Sois cool. Je sais tout ça. Mais il faut en respirer pendant trente ans avant de tomber malade. On va rester quelques mois, sans plus. D'ailleurs j'ai déjà un plan sur une usine de retraitement qui va bientôt fermer parce qu'elle n'est plus aux normes.

Églantine : (effrayée) Oh, mon Dieu !

Sarah :Ah ouais, elle est trop géante cette usine ! La place qu'il doit y avoir là-dedans ! Là ça va être la teuf à donf ! (elle s'emporte)

Jean-Pierre :Cool, Sarah, reste cool.

Sarah :(un peu énervée) Ça va, je suis cool.

Églantine : Et donc, tu n'as toujours pas trouvé de travail ?

Jean-Pierre :(en souriant) Ah ça non, maman. Il faut dire que je n'en ai pas beaucoup cherché pour être honnête. Alors, à moins qu'on m'en propose un... Et encore, ce ne serait pas facile, vu que je n'ai ni adresse officielle ni téléphone. Il faudrait vraiment qu'un type m'arrête dans la rue pour m'en proposer un (Sarah et lui rient). (avec lucidité et sérieux) Le coup de pas de bol quoi !

Églantine : Et vous Sarah, vous... Ne travaillez pas non plus ?

Sarah :Bah si, moi je bosse hé ! Je suis caissière à mi-temps.

Églantine : Dans un supermarché ?

Sarah :Pas tout à fait. Je travaille chez Rachid, un épicier arabe.

Églantine : Et vous ne travaillez que le matin ou que l'après-midi ?

Sarah :Ah non, je travaille toute la journée, c'est raide !

Églantine : Mais vous venez de me dire que vous faisiez un mi-temps !

Jean-Pierre :C'était une formule, maman. Huilda est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Alors elle fait un mi-temps : elle, le jour et lui, la nuit. Voilà c'est pas compliqué !

Églantine : Ah, je vois... (intriguée) Mais dis-moi, pourquoi l'appelles-tu « Huilda » ?

Jean-Pierre et Sarah : (simultanément) Ça, c'est une blague.

Sarah :C'est Jean-Pierre qui a trouvé ça. Son vrai nom c'est Rachid alors il l'appelle Huilda : huile d'arachide (elle se met à rire bêtement et Jean-Pierre aussi)

Églantine : (d'un rire forcé) Ah, ah, que c'est drôle !

Jean-Pierre :De toute façon, c'est temporaire comme boulot. Il faut juste que l'on mette un peu d'argent de côté et après on va partir. On a un grand projet avec Sarah.

Églantine : Ah bon ? Mais vas-y, raconte-moi...

Jean-Pierre :En fait, on voudrait partir avec une ONG en Ouganda pour creuser des puits.

Églantine : En Ouganda ? Ce n'est pas un peu dangereux comme pays ?

Jean-Pierre :Pas plus qu'ailleurs. Et puis, ne te tracasse pas, ce n'est pas encore pour tout de suite. Il faut qu'on s'organise. On a tout le temps.

Sarah :Ouais, ça va être top cool, là-bas : le soleil, la plage, il y aura peut-être même une piscine...

Jean-Pierre :Arrête de déconner Sarah ! C'est la dèche, là-bas. On y va pour empêcher les gens de mourir d soif, pas pour se faire dorer la pilule.

Sarah :Non mais je ne voulais pas dire ça, Jean-Pierre. Je pensais au soir, après le boulot.

Scène 6 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Marina/Patrick

Marina : Excusez-moi, Madame. Voici votre second fils, Monsieur Maxime, qui vient d'arriver.

Églantine : Entre Maxime, entre. Comme je suis contente de te revoir !
(Il s'approche, embrasse sa mère, serre la main de son frère, embrasse Sarah)

Jean-Pierre :Je te présente Sarah, ma copine.

Églantine : Jean-Pierre ! Tu ne pourrais pas dire « ma fiancée », comme tout le monde ?

Jean-Pierre :Ça fait ringard, maman.

Sarah :Ah ouais, « ma fiancée » c'est vraiment naze !

Jean-Pierre :(à Sarah, plus bas) Sarah ! Arrête de déconner. (À son frère) Max ! Ça fait un bail qu'on ne s'est pas vus !

Maxime :Eh oui ! La dernière fois c'était quand tu habitais cette gare désaffectée, tu te souviens ?

Jean-Pierre :Ah oui, oui ! La gare avait été fermée mais qu'est-ce qu'il passait comme trains, avec la voie ferrée juste à côté en plus ! Ça faisait un de ces boucans !

Maxime :(d'un air moqueur) Oui mais ça, c'est un peu le principe des gares quand même. On les construit rarement loin des voies, tu sais !

Sarah :(un peu abrutie) Oh bah ouais. Quand tu vas à la gare c'est pour prendre le train, hein.

Maxime :Tu habites toujours là-bas ?

Jean-Pierre :Ah non, c'est fini ça. Maintenant c'est la belle vie. On habite dans l'ancien appartement de fonction d'un directeur d'école.

Maxime :Je vois que tu t'embourgeoises.

Jean-Pierre :Eh, ce n'est pas ce que tu crois. C'est un squatte, mon vieux.

Sarah :Ouais, va pas croire qu'on paie un loyer à l'Éducation Nationale ! Y m'ont assez fait chier quand j'étais petite !

(Églantine est indignée par la vulgarité de Sarah)

Jean-Pierre :(plus bas à Sarah) Sarah ! Mais ta gueule merde !

Sarah :(plus fort) Quoi, « ta gueule, merde ». J'ai le droit de parler quand même. Faut le dire tout de suite si c'est la prison ici ?

Patrick arrive, sans frapper (habillé façon « golden-boy »).

Patrick :Bonjour tout le monde. Comment ça va ?

Églantine : Ah Patrick, à la bonne heure. On se demandait si tu allais finir par arriver.

Patrick :Ce n'est rien maman, j'ai juste eu un petit imprévu. D'ailleurs je dois ressortir mais ce ne sera pas très long. Papa n'est pas là ?

Églantine : Il n'est pas encore rentré. Mais il est déjà en route. Il devrait être là d'une minute à l'autre.

Patrick :(d'un air ennuyé) Ah...

Églantine : Quelque chose ne va pas ?

Maxime :Tel que vous le voyez là, c'est le CAC40 qui a perdu un demi-point. (Patrick grimace) Oh, sans doute plus, même.

Patrick :Eh, toi, le coco de la famille, ça va, hein ! Je ne passe pas mon temps à buller dans un train climatisé pour trois mille euros par mois, moi. Et encore, quand vous n'êtes pas en grève !

Maxime :Non, c'est vrai, tu ne travaillerais pas pour si peu. Monsieur fait des gros coups. Il joue sur les marchés. Il surfe sur la bulle spéculative. C'est autrement plus intéressant que de conduire un train.

Patrick :Je ne te l'ai pas envoyé dire !

Maxime :Et sans doute plus utile...

Patrick :Mais parfaitement ! Parfaitement. Figure-toi, que l'économie a plus besoin de gens comme moi que de gens comme toi. J'apporte des capitaux, moi. Je la fais tourner l'économie, moi. Vous, tout ce que vous êtes bon à faire, c'est paralyser la France avec vos grèves pour un oui, pour un non. Mais les gens en ont marre de vos grèves. Tu ne le comprends pas, ça ? Vous êtes des nuisibles. Et puis moi, dans cinq ans, j'aurai gagné assez d'argent pour ne plus travailler. Je ne compte pas rester là, à me lamenter sur mon sort. Je prends mon destin en main. Je n'attends pas que tout me tombe tout cuit. Regarde, (il se montre) j'ai de belles fringues, une belle voiture garée en bas, dans deux ans j'aurai fini de payer mon appartement. Tu crois que je t'envie ?

Maxime :Mon pauvre Patrick. Tu me fais presque pitié. Dire que c'est mon propre frère qui parle ainsi. Mais ton petit bonheur d'égoïste, je n'en veux pas. Si c'est pour le construire avec la sueur des autres, ça ne m'intéresse pas !

Patrick :Égoïste... Je ne peux rien te dire pour l'instant mais tu as bien de la chance de te trouver dans une famille comme celle-ci. S'il n'y avait pas papa...

Maxime :Mais vous êtes pareils, tous les deux. Vous êtes rongés par la même avidité.

Sarah :Eh ben, ils s'entendent bien tes frères à ce que je vois. Dites, vous ne voulez pas que je vous roule un pétard à tous les deux, ça vous ferait du bien.

Jean-Pierre :Sarah ! Mais tu es cinglée ou quoi ?

Églantine : Qu'est-ce qu'elle a dit, Jean-Pierre ? Que je vous roule un pétard...

Jean-Pierre :Non, non. Ce n'est rien maman. Elle plaisantait.

Sarah :(souriant benoîtement à Églantine) Je plaisantais, Madame, je plaisantais.

Patrick :De toute façon, je dois y retourner. J'étais venu parler à papa. Je vais revenir bientôt. Dites-lui qu'il me rappelle sur mon portable. J'ai quelque chose d'important à lui dire. (Il sort).

Jean-Pierre :Excuse la, maman. Elle est un peu énervée. On n'a pas beaucoup dormi cette nuit. (Églantine fait la moue). (à Maxime) Et toi, toujours à la SNCF ?

Maxime :Eh oui. Mais depuis quelques semaines, je ne roule plus du tout. Je suis passé permanent à plein temps.

Sarah :Attends, j'ai rien compris ! C'est quoi ton boulot, exactement ?

Maxime :Permanent. Je suis délégué syndical à plein temps au comité d'entreprise.

Sarah :Ouais, tu fous rien, quoi !

Maxime :Pas du tout ! Je m'occupe de la gestion des caisses complémentaires. Sans compter la défense des droits des camarades, lorsqu'une injustice est faite.

Jean-Pierre :Hum. Hé, juste un truc, Marx : tu ne crois pas que tout ça c'est un peu dépassé ? Tiens regarde, même en Russie, ils n'en veulent plus des cocos.

Maxime :Mais ça n'a rien à voir. Nous défendons des causes qui sont justes. Nous défendons les droits du travailleur, du cheminot de base qui n'a que son salaire pour vivre. De toute façon, tu ne peux pas comprendre, tu n'as jamais travaillé de ta vie !

Églantine : Allez, ça suffit tous les deux. Vous n'allez pas commencer à vous battre. Votre père n'est même pas encore arrivé. Ça promet pour le dîner !

Maxime :Allez, maman a raison : parlons d'autre chose. Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Scène 7 : Églantine/Jean-Pierre/Maxime/Sarah/Marina/Un pompier

(Dring, dring, on sonne à la porte)

Églantine : Qu'est-ce que c'est encore ? Marina !

Marina : Madame, ce sont les pompiers.

Églantine : Les pompiers ? Grand Dieu ! Que se passe-t-il ? L'immeuble est-il en feu ?

Jean-Pierre :(en riant) Mais non, regarde ! C'est simplement pour un calendrier.

Églantine : Un calendrier ? Ah oui, un calendrier. Ah, je préfère ça. (elle se dirige vers le pompier) Attendez un instant ! (elle fouille dans son sac et en extirpe un billet puis, une fois près de lui, les parcourt) Ils sont très bien (elle en choisit un). Tenez, c'est pour vous (en lui donnant le billet).

Sarah :Attendez ! J'adore les calendriers. Je peux en prendre un aussi ?

Églantine : Mais pourquoi pas ? (au pompier) Est-ce que c'est assez pour deux calendriers ?

Le pompier :Mais ce n'est pas une question de prix, Madame. Et vous avez été assez généreuse pour que les pompiers en offrent un second à votre fille.

Églantine : Oh ! (presque vexée) Ce n'est pas ma fille mais je vous remercie tout de même.

Le pompier :Eh bien, bonsoir Madame et bonne année !

Églantine : (souriante) À vous aussi, bonne année.

Sarah :Merci, Madame. Je les trouve si mignons tous ces hommes en cuir. Pas vous ?

Églantine : (sourire de pure politesse) Si, si.

Maxime :Tiens maman, il est nouveau ce meuble. Je ne l'avais jamais vu ici.

Églantine : (contente d'elle-même) Je l'ai acheté la semaine dernière à un jeune créateur. (le meuble contraste nettement avec le reste de la pièce).

Maxime : Hum... Mais, tu ne crois pas que c'est un peu... Avant-gardiste ? Surtout ici !

Églantine : Comment ça, « surtout ici » ? Insinuerais-tu que nous vivons dans un musée ?

Jean-Pierre : Ce n'est pas pour prendre sa défense mais, pour une fois, il a raison : ça ne va pas du tout avec le reste du mobilier, avec ta personnalité, celle de papa. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il a dit, papa ?

Églantine : Ah ça, ton père... Il a failli avoir une attaque, le premier soir. (à elle-même) D'ailleurs, il l'a eue... après !

Jean-Pierre : Qu'est-ce que tu dis, maman ?

Églantine : Qu'il l'a eue, après... L'attaque... Quand je lui ai dit le prix ! (sourire de tous). D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fait encore ? Il devrait déjà être là. Moi qui lui ai fait promettre de rentrer de bonne heure. Marina !

Marina : Oui, Madame. Vous m'avez fait demander ?

Églantine : Oui... Servez-nous l'apéritif, ça fera venir mon mari. Et dites à Marielle de descendre.

Marina : Bien, Madame.

Acte III
Tout le monde prend l'apéritif, Alban arrive dans la pièce

Scène 1 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Marina/Alban/Marielle

Alban : (en voyant le meuble, il pousse un cri d'épouvante) Aaahh !... Ah oui, c'est vrai ! Je l'avais oublié celui-là.

Tous à la cantonade : Bonsoir papa/monsieur/chéri

Alban : Ah, mais vous êtes déjà tous là, quelle bonne surprise ! Je ne suis pas en retard au moins ? Bon, je vous embrasse tous et je file me changer (il s'approche d'eux et les embrasse tous un par un)

Jean-Pierre : Papa, je te présente ma...

Églantine : (fort) Fiancée !

Jean-Pierre : Oui, c'est ça : Sarah.

Alban : Mademoiselle... Bon, je redescends dans un quart d'heure...

Maxime : Et Patrick, il n'est pas encore revenu ?

Alban : Ne vous inquiétez pas pour lui. Il sera bientôt là. (d'un air réjoui) Et croyez-moi, lorsqu'il sera là, vous aurez une sacrée surprise...

Églantine : Non, il a rappelé tout à l'heure pour dire qu'il reviendrait plus tard que prévu. Ah oui et puis Myriam ne viendra pas, elle est finalement de garde ce soir.

Maxime : Ce n'est quand même pas humain de faire travailler les gens comme ça, un jour de fête.

Églantine : Maxime ! Un hôpital, ça ne s'arrête jamais. Il y a toujours des malades qui ont besoin de soins.

Jean-Pierre : Et ouais, les malades, tu y penses aux malades ? Ça ne doit pas être cool de passer le réveillon là-bas : piquouses et pansements, sacré menu !

Sarah : Ah ouais, pas cool, ça. C'est vrai qu'on n'y pense pas aux malades...

Églantine : Bon, quelqu'un veut reprendre quelque chose en attendant Alban ?

Jean-Pierre : Je ne serais pas contre un whisky, moi...

Maxime : Pfff, c'est vraiment une boisson de capitaliste, ça. Prend plutôt une vodka, c'est plus sain. Allez, je t'accompagne (sans lui demander son avis, il lui sert une vodka).

Églantine : Marina ! Marina ! (elle arrive après quelques instants) Eh bien, que faisiez-vous ?

Marina : Je suis désolée, Madame. Je coupais du pain et je ne vous avais pas entendue.

Églantine : Bon, n'en parlons plus. Soyez prête à servir d'ici un quart d'heure. Mon mari sera bientôt prêt.

Jean-Pierre : Mais... On n'attend pas Patrick, alors ?

Églantine : Je l'avais oublié, celui-là. Aussi ponctuel que son père ! Oui, disons plutôt une demi-heure, Marina.

Marina : Bien, Madame. Voulez-vous que j'apporte d'autres petits fours en attendant ?

Sarah : Ouais, apportez, apportez ! J'ai la dalle, moi ! (Jean-Pierre est hors de lui)

Églantine : (à Jean-Pierre) Qu'elle est charmante cette petite... Allez, Marina, allez !

Marina : Bien, Madame (elle se retire).

Églantine : (à Jean-Pierre) Mais où l'as-tu... (elle hésite un instant sur le terme à employer) rencontrée ?

Jean-Pierre : Dans un bar !

Églantine : Ah ?

Jean-Pierre : Elle était serveuse au Snoopy. J'y allais de temps en temps. Nous nous sommes tout de suite plu, hein ?

Sarah : Ah ouais, tout de suite. Il était si beau... Avec son pull rouge et son pantalon vert pomme... Achetés chez Emmaüs.

Marielle : (sincère) Comme c'est touchant. Et quels ont été ses premiers mots ?

Sarah : (avec emphase) Oh... Il a commandé une bière.

Maxime : C'est d'un romantique !

Jean-Pierre : Eh, ça va, toi... J'étais dans un bar ! Qu'est-ce que tu fais, toi, quand tu vas dans un bar ? Tu commandes à boire, non ? Bah voilà, c'est aussi bête que ça. Je n'allais pas entamer une sérénade ou déclamer des poèmes !

Maxime : Non, évidemment ! Mais tu aurais pu lui parler de la dureté de son métier, lui demander si elle n'était pas trop exploitée par son patron.

Jean-Pierre : Exploitée par son patron ! Mais arrête avec ta vieille rengaine ! C'est dépassé tout ça !

Maxime : Oui, on en reparlera quand tu viendras me trouver pour me dire que ton patron te fait faire des heures sup qu'il ne te paie jamais.

Jean-Pierre : Ah, mais moi je l'ai trouvée la solution : je ne bosse pas. Comme ça, j'ai résolu le problème de la lutte des classes.

Églantine : Mais vous allez cesser tous les deux ! Ça ne fait pas dix minutes que vous êtes ensemble et c'est déjà l'empoignade. Tiens, voilà votre père qui redescend.

Scène 2 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Marina/Alban/Marielle

Alban apparaît avec un costume des années 70.

Églantine : Alban, quand te décideras-tu à jeter ce vieux costume ?

Alban : Mais il est presque neuf, ce costume ! Il est impeccable, regarde !

Marielle : Papa... Tu ne crois pas qu'il est quand même un peu démodé ?

Jean-Pierre : La dernière personne que j'ai vue en porter un comme ça, c'est Jean Gabin.

Sarah : Aaah, le costume, le délire...

Maxime : Papa a raison ! Ça montre bien la perversité de notre système. La dictature de la mode est une arme redoutable du capitalisme. Elle incite le peuple à consommer, plus qu'il n'en a réellement besoin, dans le seul but de faire de l'argent.

Alban : Je ne pensais pas pouvoir un jour avaliser des idées, disons... De gauche mais ce n'est pas faux : je suis un opprimé de la mode.

Marielle : Papa ! Si tu arrêtais un peu tes enfantillages. Tu sais que j'ai mon concours la semaine prochaine ? Tu n'as pas oublié ?

Alban : Naturellement, non. Enfin, voyons !

Marielle : Alors, tu comptes toujours venir me voir ?

Alban : Mais oui, bien sûr. Quelle idée !

Marielle : Et tu comptes mettre l'un de ces costumes ?

Alban : Et alors, ton père te fait honte peut-être ?

Marielle : Habillé ainsi, oui !

Alban : Alors ça, c'est un comble ! Vous élevez vos enfants jusqu'à la majorité et même au-delà, vous suez sang et eau pour les nourrir, les habiller, pour qu'ils ne manquent de rien. Vous leur payez un hautbois, une visite chez le médecin pour le hautbois et pour vous remercier, ils ont l'outrecuidance de vous dire que vous leur faites honte ! La belle affaire...

Églantine : À propos du hautbois, j'ai promis à notre fille que si elle remportait son concours, je lui en offrirais un autre.

Alban : Quoi ? Un autre hautbois ? Mais pour quoi faire ?

Églantine : Le sien ne lui convient plus. Et puis elle a travaillé ces dernières semaines, non ?

Alban : (en portant sa main à ses oreilles) Ah oui, ça, j'ai entendu...

Églantine : J'ai trouvé qu'elle méritait bien une récompense, non ?

Alban : (en tournant en rond, préoccupé) Combien cela va-t-il encore me coûter ? Mais dis-moi, Marielle, pourquoi changer ? Celui-ci ne te plaît plus ?

Marielle : Et bien voilà : les notes sont floues.

Alban : Floues ? Mais comment une note peut-elle être floue ?

Marielle : Elles ne sont plus nettes, voilà tout !

Alban : Voilà tout ! Et si tu crois qu'avec des explications aussi fumeuses je vais dépenser sans compter, tu ferais aussi bien de t'acheter une paire de lunettes pour y voir plus clair, crois-moi !

Marielle : (en se retirant) Bon, ça va ! J'ai compris.

Églantine : Et voilà, tu as gagné ! Tu as réussi à fâcher ta fille le soir du réveillon pour une sordide histoire d'argent.

Alban : Moi ? J'ai fâché ma fille ? Dis donc, tu ne crois pas que c'est vous qui m'avez courroucé avec cette histoire de hautbois ?

Églantine : Mais quoi donc, mon ami ? Ça te déchire tant que ça de te séparer de deux ou trois cents euros ? En manquons-nous à ce point ?

Alban : (avec humilité et presque gêné) Bien sûr que non. Mais je n'aime pas que l'on dépense inutilement, tu le sais. Et ne me dis pas, une fois de plus, que je suis pingre ! Je suis économe et précautionneux, voilà tout.

Églantine : Mais je n'ai rien dit, moi. C'est toi qui en parles... De ton avarice.

Jean-Pierre : Allons, passez à autre chose, tiens...

Scène 3 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Alban/le facteur

(on sonne à la porte)

Jean-Pierre : Je crois qu'on a sonné à la porte.

Églantine : Marina !... Marina ! Quelle étourdie, cette petite. Il faut que je fasse tout moi-même ici. (elle se dirige vers la porte et l'ouvre) Oh, le facteur. Quelle bonne surprise ! (Alban tend l'oreille et regarde, l'air méfiant)

Le facteur : Bonsoir Madame, je suis le facteur du quartier et je viens vous présenter nos calendriers.

Églantine : Mais bien sûr, bien sûr (elle commence à les regarder, Alban intervient).

Alban : Mais dites donc, je ne vous ai jamais vu dans le quartier, vous êtes nouveau ? (il se met à le dévisager d'un air suspicieux)

Le facteur :(embarrassé) Euh, en fait... Oui... Ou plutôt...

Églantine : Je pense que je vais prendre celui-là. Qu'en penses-tu Alban ?

Alban : (sans répondre à Églantine) Mais je vous reconnais, vous ! N'êtes-vous pas venu tout à l'heure pour me les proposer, vos calendriers ?

Le facteur :(encore plus gêné) Si, en effet... Mais je...

Églantine : C'est le brave homme qui est venu tout à l'heure chercher ton courrier ? Tu vas pouvoir le remercier comme il convient.

Alban : (il la regarde mais ne tient aucun compte de ce qu'elle dit) Alors ! Qu'est-ce que vous manigancez ? Tout à l'heure vous étiez déjà le facteur du quartier et c'était à quinze kilomètres d'ici ! Vous ne faites pas vos tournées à pied au moins ?

Églantine : Alban, vas-tu te calmer ? Tu vois bien que tu effraies ce garçon, voyons.

Alban : Ce garçon, un usurpateur, oui ! Je l'ai déjà vu à l'oeuvre tout à l'heure te dis-je. Il n'est pas plus postier que je ne suis philanthrope ! Il est venu nous extorquer quelque argent, voilà tout.

Le facteur Écoutez Monsieur, je peux vous expliquer. Tout à l'heure, j'étais vraiment le postier de votre quartier. Et là, en ce moment, je remplace un collègue qui est à l'hôpital. Il ne peut pas faire sa tournée et après le 31, il sera trop tard. Ça lui fait un sacré manque à gagner, vous savez...

Églantine : Le pauvre homme. Que lui est-il arrivé ?

Alban : Mais rien du tout. Ne l'écoute pas. Il en veut à mon argent, te dis-je.

Le facteur : Il a eu un accident de travail... Il a... Glissé sur une crotte de chien et en tombant, il s'est cassé le bras.

Églantine : Pauvre homme ! Et c'est pour lui que vous faites sa tournée ?

Le facteur :(humblement) Oui, Madame.

Églantine : Alban, tu vas me faire le plaisir d'offrir un calendrier à chacun de tes enfants.

Sarah : Eh, Madame ! Je pourrais en avoir un aussi, moi ?

Alban : Mais tu es folle ! Si tu crois que je vais dilapider l'héritage des enfants en calendriers dont ils n'ont que faire !

Églantine : Alban !

Alban : (en rechignant) Bon, bon... (il fouille dans sa poche) Tenez !

Le facteur :(en regardant le billet) Ben dites donc, à ce prix-là, il va croire que je l'ai volé, mon collègue. C'est Noël, quoi !

Alban : Noël, Noël ! La belle affaire ! Vous croyez peut-être que je me fais livrer des coffres de billets par un traîneau tiré par deux rennes ?

Églantine : Alban, vas-tu cesser à la fin ? Allez, montre-toi généreux et donne ce qui

convient à ce garçon.

Alban : Tenez ! Ce sera assez, j'espère !

Le facteur : Quand même ! C'est déjà mieux. Merci beaucoup, messieurs dames et bonne année !

Alban : C'est ça, au plaisir. (le postier se retire) Bon, vous n'oublierez pas de prendre votre calendrier en partant, je vous l'offre.

Scène 4 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Alban

Sarah : Oh, vous êtes vraiment cool, vous. Merci Alban.

Alban : (il écarquille les yeux, à Églantine) Cette jeune femme est plutôt familière, tu ne trouves pas ?

Églantine : Ah, tu as remarqué aussi ?

Alban : (à Sarah) De rien, de rien.

Maxime : C'est la nouvelle petite amie de Jean-Pierre.

Alban : Ah, très bien, très bien.

Maxime : Ils se sont rencontrés dans un bar.

Jean-Pierre : Bon, ça va comme ça, Marx. On ne t'a pas demandé l'heure.

Maxime : Non, c'est vrai mais si tu as besoin de connaître la date, tu peux t'adresser à papa, il a ce qu'il faut.

Alban : La belle affaire... Je m'en serais bien passé ! (à Sarah) Alors, comment le trouvez-vous, mon grand garçon ?

Sarah : Il est vachement sympa. Et puis, qu'est-ce qu'il est cool...

Alban : Oui... Ça me semble une bonne définition de sa personnalité. (sur un ton ironique) Il n'est pas stressé par le travail, au moins ?

Jean-Pierre : Rassure-toi, papa. De ce côté là, ça va plutôt bien. Par contre j'ai eu à faire car nous venons de déménager.

Alban : Ah, je vois. Et... tu n'as pas besoin de caution, au moins ?

Jean-Pierre : Non, non. Rassure-toi, c'est comme d'habitude. Je n'ai pas vraiment de propriétaire bien défini. Si tu vois ce que je veux dire.

Alban : Je crois que je vois, oui. Et alors, quels sont vos projets, avec Sarah ?

Jean-Pierre : Eh bien justement, papa, je voulais t'en parler.

Alban : A moi en particulier ?

Jean-Pierre : Oui, à toi ?

Alban : (d'un air inquiet) Ah ?

Jean-Pierre : Voilà, d'ici quelques mois, nous aurons l'occasion de partir pour plusieurs mois en Ouganda.

Alban : En vacances ?

Jean-Pierre : Non, pas du tout. J'ai un copain qui travaille dans une association humanitaire qui cherche des volontaires pour aider à monter des projets là-bas.

Alban : Mais c'est une bonne idée ça, mon fils. J'admire beaucoup ton dévouement. C'est vrai, aujourd'hui chacun ne pense qu'à soi, est enfermé dans son petit égoïsme, on ne partage plus rien... C'est très bien.

Maxime : (en riant) Et c'est toi qui dis ça, papa ?

Églantine : Maxime ! Parle à ton père sur un autre ton, s'il te plaît.

Jean-Pierre : Attends, je n'ai pas fini. Non seulement ils cherchent des volontaires acceptant de travailler bénévolement...

Alban : (en hochant la tête, comme si c'était lui qui n'allait pas être payé) Ah...

Jean-Pierre : Eh oui, il s'agit d'aider des malheureux qui, pour la plupart, n'ont jamais vu un billet de banque de leur vie.

Alban : (sincèrement éprouvé) Ah, les malheureux !

Jean-Pierre : Je disais donc que, non seulement ils cherchent des bénévoles, mais des bénévoles fortunés. Rend toi compte que le billet d'avion est à notre charge ! Et comme tu sais, question finances... Je ne te demande pas souvent d'argent mais là, c'est pour une bonne cause, évidemment.

Alban : (très songeur) Oui, évidemment. Et... de combien s'agit-il ?

Jean-Pierre : C'est-à-dire qu'il faut que l'on achète quelques affaires, plus les deux billets d'avion...

Alban : Les deux ?

Églantine : C'est-à-dire que oui. Sarah est comme moi, on n'a pas un sou d'avance. Alors, en gros, on aurait besoin de deux mille euros.

Alban : (estomaqué) Deux mille ! (à lui-même) Ah, on m'assassine ! Mon propre fils est venu m'assassiner, chez moi, pour la nouvelle année. Mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter pareille ingratitude (il s'effondre dans un fauteuil) ?

Sarah : (naïvement) Ça ne va pas, Monsieur ?

Jean-Pierre : Papa, arrête ton cinéma ! Je ne te demande pas cet argent pour partir au Club Med. J'y vais pour essayer de faire quelque chose d'utile et d'humain.

Alban : Certes, certes. Mais c'est tout de même une sacrée somme que tu me demandes là. D'habitude tu me forçais à prendre un billet pour une tombola, ou une vignette pour les lépreux, ça fait quand même une différence !

Jean-Pierre : Allez, papa ! Qu'est-ce que c'est pour toi, deux mille euros ?

Alban : (très ferme) Beaucoup d'argent ! Ça ne se gagne pas comme ça, une somme pareille. Et puis j'ai des charges, moi : le bureau, les...

Jean-Pierre : Le bureau, tu parles. Tu possèdes tout l'immeuble !

Alban : N'empêche ! Il y a les impôts, l'électricité, la femme de ménage, sans compter les dépenses somptuaires de votre mère...

Églantine : Somptuaires ? Comment ça, somptuaires ?

Jean-Pierre : Attends, maman. Ce n'est pas le propos pour l'instant. Alors, papa. Tu es d'accord ?

Maxime : Tu es devenu comme tous les autres, hein ? Il n'y a plus que ton argent qui t'intéresse. En amasser un maximum sur un compte en banque, c'est ta seule préoccupation ?

Alban : Eh, les conseils, doucement ! Qui est-ce qui t'a payé tes études et permis de t'acheter tous ces livres qui t'ont endoctriné ?

Maxime : Endoctriné ? Mais regarde-toi ! Regarde comme tu es.

Églantine : Allez, Alban, fais un beau geste.

Alban : Un beau geste, un beau geste. Tu en as de bonnes toi. Je ne suis pas une danseuse étoile. Et un petit don à la Croix-Rouge... Ça ne pourrait pas aller ? Ça

t'éviterait d'aller là-bas.

Jean-Pierre :Papa...

Alban : Non c'est vrai, qu'est-ce qui t'oblige à payer de mon ar... (il se reprend) ton temps pour creuser un puits qui sera de toute façon à sec les trois quarts de l'année. Si tu pensais un peu à toi, aussi.

Jean-Pierre :Papa, c'est ça que je veux faire. Mais si tu ne veux pas m'aider, ce n'est pas grave. J'irai voir la banque.

Alban : (terrorisé) Ah, non. Pas la banque !

Sarah :Pourquoi, « pas la banque » ?

Alban : Mais malheureux, ils vont te faire payer des intérêts, te demander des garanties ou une caution (il réalise que ce sera lui). Bon je suis d'accord, je vais te payer ce voyage (plus bas) et je le déduirai de ton héritage.

Églantine : Que dis-tu, Alban ?

Alban : Non, rien. Que je leur souhaitais bon voyage.

(Jean-Pierre et Sarah s'échangent un sourire de satisfaction)

Églantine : (ravie) Formidable, Alban, tu es formidable ! Quelle belle famille nous formons.

Alban :Et ce n'est pas tout. Puisque c'est ma soirée, il ne sera pas dit que vous me traiterez toujours de pingre. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer à tous ! (Tout le monde écoute attentivement) Voilà, avec l'aide de votre frère, j'ai acheté, pour une bouchée de pain, un immeuble entier en plein Paris.

Jean-Pierre :Il va encore y avoir des expulsés...

Églantine : (faussement indignée) Jean-Pierre ! Ton père n'est tout de même pas un monstre.

Alban :Laisse le dire. Tu vas voir s'il parle toujours sur le même ton lorsque j'aurai fini de dire ce que j'ai à dire. Je disais donc, que cet immeuble comporte neuf appartements et que j'ai décidé de vous en offrir un à chacun.

(Explosion de joie)

Jean-Pierre :Papa, tu as vraiment dit « offrir » ?

Alban :Oui, c'est ce que j'ai dit.

Jean-Pierre :Attends, là il y a quelque chose que je ne comprends pas. Tu es sûr que tu ne veux pas tous les louer, plutôt ?

Alban :Non, tu sais, ça demande beaucoup de travail et puis j'en ai bien assez comme ça. Je me suis dit qu'il était temps que je fasse quelque chose pour mes enfants alors j'ai profité de cette occasion.

Églantine : (quand même un peu étonnée) Tu es sûr que ça va, Alban ?

Alban :Mais oui, ne t'inquiète de rien. J'ai tout calculé. Avec les impôts que ça m'aurait coûtés, je suis même gagnant.

Églantine : Ah, tu me rassures.

Scène 5 : Églantine/Marina/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Alban/Un éboueur

Dring, dring, on sonne encore à la porte

Églantine : Ah, ce doit être Patrick qui arrive. Marina !

Marina : (elle accourt) Oui, Madame.

Églantine : Allez ouvrir, s'il vous plaît. C'est mon fils, Patrick.

Marina : J'allais y aller, Madame. (elle y va) Ce n'est pas Monsieur Patrick, Madame. C'est euh... Je crois qu'il vaudrait mieux que Madame vienne.

Églantine : (elle se dirige vers la porte) Qu'y a-t-il encore ?

Marina : (plus bas) Je crois que c'est pour un calendrier.

Églantine : Bon, je m'en occupe. Allez servir un verre à mon mari, ça le distraira. (à l'éboueur) Mon bon ami, bonsoir. Alors, qu'est-ce que vous nous apportez là ?

Marina : Monsieur veut-il reprendre quelque chose ?

Alban : (en s'intéressant davantage à Églantine) Oui, oui, pourquoi pas. Servez-moi la même chose.

Sarah : (à Jean-Pierre) Eh bah ! Il aurait pas un peu la gueule en pente, ton père ? (rire de Maxime).

Alban : (qui n'a que vaguement entendu) Pardon, que dites-vous, mademoiselle ?

Maxime : Non, rien. Elle disait simplement : "Des calendriers, qu'est-ce qu'ils veulent en vendre à ton père".

Alban : Des calendriers ?

Jean-Pierre : Et bien oui, là : regarde ! Maman achète un calendrier (Alban accourt). (à Maxime) Merci, Marx, t'es un frère.

Maxime : Oui, ça je sais. Mais pour maman, depuis une seconde, je ne suis plus un fils.

Sarah : On ne peut pas tout avoir !

Jean-Pierre : Toi, Sarah, ça va. Tu ne peux pas te taire un peu, non ? Ou alors essaie de dire quelque chose d'intéressant.

Sarah : Ben quoi ? C'est pas vrai qu'il a une sacrée descente, ton père ?

Jean-Pierre : Mais arrête. Ce n'est pas la question. Et puis tais-toi, il va finir par nous entendre.

Maxime : Ne t'inquiète pas pour ça. Il est tout entier occupé à sauver la maison de la banqueroute. Regarde-le !

Alban : (à Églantine) Mais, ma douce, tu ne crois pas que nous avons assez de calendriers comme ça ? Tiens, regarde (il montre la pile déjà achetée). S'ils n'étaient pas tous de la même année, j'en aurais au moins pour deux septennats !

Églantine : Oui, mon ami. Mais c'est l'occasion de récompenser la peine de ce brave homme.

Alban : Récompenser, récompenser... Comme tu y vas ! S'il faut que je récompense tous les braves types du coin, on va se retrouver sur la paille avant d'avoir fêté la nouvelle année.

Églantine : Allez, une bonne action. Un geste chrétien.

Alban : Tu sais très bien que je suis athée.

Églantine : Alban, mon ami (pleine de tendresse) un bon geste. Rien qu'un billet de dix euros.

Alban : Dix eu... (il s'étrangle) Dix euros, rien que ça ! Mais tu me prends pour un gagnant du loto, ou quoi ?

Églantine : (en riant à demi) Allez, tu as une poche pleine de billets. Tu n'en auras jamais qu'un de moins, c'est tout.

Alban : Bon, bon (en dodelinant) d'accord... La belle affaire. S'il n'y a qu'à présenter des calendriers pour récolter des billets de dix, je vais bientôt changer de métier, moi !

Sarah :Excusez-moi Madame, mais il n'y en aurait pas un avec des chatons dans un panier ? J'adore ça, moi, les petits chatons.

Jean-Pierre :(en riant à moitié) T'inquiète pas, tu ne dois pas être la seule.

Maxime :Ah, c'est fin comme remarque !

Églantine : Mais venez voir vous-même, je vous en offre un.

Alban : (cri du coeur) Ah non ! Tu ne crois pas que ça suffit comme ça ? Il y en a déjà une grosse pile, là. Elle ne peut pas en prendre un là-dedans, cette gourde ?

Églantine : Alban, voyons ! Ça ne te coûtera pas plus cher. Pour dix euros, il t'en donnera deux. N'est-ce pas mon ami ? (l'éboueur opine)

Sarah :(après en avoir choisi un, elle rejoint les autres) Eh bah voilà. C'est tout à fait ce que je voulais. Ça fera comme un petit poster dans le salon.

Alban : (à lui-même) Ça va être beau !

Sarah :Pardon ?

Alban : Non, non, je disais : « ils sont très beaux ». (à l'éboueur) Bon, eh bien, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps... Merci encore d'être passé et bonne année.

L'éboueur : Mais...

Églantine : Alban ! Tu n'oublieras pas quelque chose des fois ?

Alban : Non ! Quoi ?

Églantine : (en criant presque) De le payer !

Alban : (grimace de douleur) Ah, oui. Effectivement. (il sort de l'argent de sa poche en rechignant) Tenez, voici pour vous, mon brave. Et si vous pouviez m'oublier l'année prochaine...

Églantine : Allez, au revoir mon ami. Et Patrick qui n'est toujours pas là. Si ça continue, nous allons passer à table sans lui. (ils se rassoient)

Scène 6 : Églantine/Jean-Pierre/Sarah/Maxime/Alban/Patrick

Marina s'approche et chuchote à l'oreille d'Églantine

Maxime :(à Sarah et Jean-Pierre) J'ai comme l'impression que papa n'a pas fini de mettre la main à son portefeuille, ce soir.

Jean-Pierre :Arrête. Avec tout ce qu'il a déjà dû déboursier aujourd'hui, ça va l'achever.

Maxime :Et tu vas voir que ça ne va pas tarder...

Alban : Qu'est-ce que vous marmonnez, tous les deux ?

Jean-Pierre :Ça va papa ? (avec un peu d'ironie) Tu te sens bien ?

Alban : Mais oui, pourquoi cette question ?

Jean-Pierre :Bon alors courage. La journée est presque terminée. Elle n'a pas été

trop rude, au moins ?

Alban : Rude ? Tu en as de bonnes ! J'ai été harcelé toute la journée par des sangsues de la pire espèce. Je ne dis pas ça pour toi mais, aujourd'hui, tout le monde en voulait à mon argent. Je suis plus sollicité qu'une banque : et un petit billet de dix par là, un autre par-ci. Des étrennes pour le facteur...

Églantine : Alban !

Alban : (il sursaute) Qu'y a-t-il ?

Églantine : Tu te souviens que Pierre, ton ami, nous avait bien mis en garde : « jetez ce poste sans attendre, le tube pourrait exploser ».

Alban : (embarrassé) Je... Peut-être, je ne sais plus...

Églantine : Mais tu l'as jeté, ou tu ne l'as pas jeté, ce poste ? Cesse de louvoyer et répond-moi !

Alban : C'est-à-dire que... Pas exactement, pas tout à fait...

Églantine : Comment ça, « pas tout à fait » ? Comment peut-on jeter un poste « pas tout à fait » ? Tu te moques de moi ?

Alban : **C'est-à-dire** que je l'ai donné à la bonne, voilà ! Je me suis dit qu'il fonctionnait encore bien et qu'il eut été dommage de le jeter, en dépit des affirmations de Pierre. Et puis, Marina n'en avait pas. Je voulais lui faire plaisir, rien de plus. (d'un ton un peu autoritaire) N'est-ce pas, Marina ?

Marina : Me faire plaisir, c'est vite dit ! Votre télé est tellement usée qu'on n'y voit plus rien !

Alban : Là vous exagérez, Marina. Ce poste nous a rendu de bons et loyaux services pendant plus de vingt-six ans !... Et il a toujours bien fonctionné.

Jean-Pierre : Oui mais à la fin, il fallait quand même attendre dix minutes que le tube chauffe pour voir apparaître une image... En noir et blanc !

Alban : En noir et blanc, en noir et blanc. Évidemment, en noir et blanc ! La couleur n'existait pas encore quand je l'ai acheté. Déjà que c'était un poste d'occasion.

Marina : Oui, mais à présent, la molette est bloquée et je ne peux même plus changer de chaîne.

Alban : Eh bien, ça vous rappellera l'ORTF. À l'époque il n'y avait qu'une chaîne et personne ne s'en plaignait.

Marina : (en haussant les épaules) l'ORTF ! Je n'étais même pas née !

Églantine : Alban ! Dès demain, je veux que tu fasses débarrasser la chambre de cette épave.

Marina : Oui, d'autant que moi, je n'en voulais pas de cette télé !

Alban : Comment ça, vous n'en vouliez pas ? Ah, quelle noire ingratitude ! Vous vous saignez aux quatre veines pour le bien-être de vos employés et comme remerciements, vous ne récoltez que reproches et acrimonie ! La belle affaire, vraiment... Ça m'apprendra à vouloir rendre service.

Églantine : A rendre service, vraiment ? Es-tu bien sûr que c'est uniquement pour rendre service à Marina que tu lui as donné cette antiquité ? Ne t'avait-elle pas demandé quelque chose ?

Alban : Je... euh... Voyons (il fait mine de réfléchir).

Marina : Si Madame le permet, j'étais venue lui réclamer ma prime de Noël. Mes

étrennes, quoi !

Alban : (en prenant tout le monde à témoin) Non mais vous avez vu ça : réclamer mes étrennes, comme si...

Églantine : Alban ! Vas-tu cesser à la fin ? Cette petite ne venait que réclamer son dû. Et elle l'a fait, uniquement parce que, comme d'habitude, tu tardais à la payer. Et j'imagine que, pour elle, ça n'a pas dû être facile. (Marina fait signe que non, de la tête) Tu as encore osé lui faire le coup du stylo qui n'écrit plus !

Jean-Pierre :(rires) Tu ne changeras donc jamais, papa. Comment as-tu pu lui faire ça, à elle ? Depuis, le temps, elle le connaît, ton truc ! (Alban écume).

Églantine : Puisque tu ne voulais pas les lui donner, je me suis chargée de le faire à ta place. Je voudrais que tu saches que je lui ai donné six cents euros pour ses étrennes.

Alban : Quoi ? (en criant) Rassure-moi, tu parles en francs, là. Pas en euros ?

Églantine : Pas du tout, j'ai bien dit : six cents euros !

Alban : (cri désespéré) Ah, on m'étrangle, on m'assassine ! Trahi par les miens. Mon argent dilapidé.

Églantine : Premièrement, cela t'apprendra à ne plus tergiverser. Si tu ne lui donnes pas ses étrennes avant Noël, c'est moi qui le ferai.

Alban : Non, non. De grâce. J'ai compris. À l'avenir, j'y veillerai, crois-moi.

Églantine : Et deuxièmement, je veux que, chaque année, tu lui donnes la même somme.

Alban : Quoi ? Mais tu es devenue complètement folle ma pauvre amie. Tu veux nous mettre définitivement sur la paille, où quoi ?

Églantine : Mon bon ami, ce que tu lui donnais était tout juste une aumône.

Alban : Soixante euros, tu appelles ça une aumône ?

Églantine : Oui, parfaitement, une aumône !

Sarah :Moi, je trouve ça pas mal, soixante euros.

Maxime :Maman a raison, l'usage est de donner un treizième mois.

Alban : Un treizième mois ! Et puis quoi encore ? Est-ce ma faute, à moi, s'il n'y a que douze mois dans l'année ?

Maxime :Papa. Ne fais pas l'innocent. Il s'agit d'un treizième mois de salaire et tu le sais bien. C'est comme les huîtres : treize à la douzaine.

Alban : Tu en fais une belle d'huître. Mais sans perle dedans ! Mais vous cherchez tous à me ruiner ! Crois-tu que mes locataires me paient un treizième mois de loyer ? N'ai-je pas toujours été extrêmement généreux avec vous tous ?

Maxime :Je crois qu'il ne vaudrait mieux pas que tu poses ce genre de question, papa.

Églantine : Allez, allez ! L'incident est clos. Je vais essayer d'appeler Patrick et s'il n'est pas là d'ici dix minutes, nous commencerons sans lui (elle décroche le téléphone).

(Au même moment, Patrick surgit dans la pièce)

Patrick :Papa, papa ! C'est terrible, atroce, horrible !

Églantine : Qu'est-ce qu'il y a ? Myriam a eu un accident ?

Patrick :Mais non, c'est bien pire. Le notaire, il était bidon. Je suis passé voir

l'immeuble tout à l'heure. Il nous a refilé un immeuble qui n'était pas à vendre !
(Tout le monde est catastrophé)

Alban : Non ! Pas possible. Et l'acompte ? Tu as récupéré l'acompte ?

Patrick : Mais non, justement. L'office est vide. Le numéro de téléphone du vendeur est bidon. Et j'ai vérifié : le chèque a été encaissé.

Alban : Ah ! Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est terrible. Cent mille euros ! Tu te rends compte ? À côté, tous vos calendriers, c'était de la petite bière. Oh, mon Dieu, pourquoi moi ? Ah, je vais me trouver mal...
(Il s'évanouit).

Épilogue

Tout le monde est parti, seuls restent Alban et Églantine affalés dans le canapé

Scène 1 : Églantine/Alban

Églantine : Enfin ! Les voilà tous partis. Je me sens lasse tout à coup.

Alban : Pas plus que moi ! Après cette rude journée. Tiens, je vais me servir une petite poire pour me remonter le moral. Je crois que je ne survivrai pas à cette année.

Églantine : J'aurais bien bu un thé mais je n'ai plus aucun courage.

Alban : Tu veux que je rappelle Marina ?

Églantine : Non, laisse-la, la pauvre petite. Elle a eu une journée difficile aussi. Laisse-la dormir, ce n'est pas grave. Il est plus de trois heures du matin.

Alban : (hébété) Je ne sais plus trop où j'en suis, là. Quel jour sommes-nous ?

Églantine : (avec ironie) Tu n'as qu'à regarder sur un de tes calendriers !

Alban : (dépité) Ah, ces maudits calendriers ! On peut dire que vous ne m'aurez pas épargné ce soir. Et particulièrement toi, Églantine.

Églantine : Oui, c'est vrai, je l'avoue. Mais pourquoi es-tu si près de tes sous ?

Alban : Mais cesse de me traiter d'avare, à la fin. On n'est pas chez Molière, là. Regarde autour de toi (il montre de la main les décors, la salle). C'est juste un petit théâtre de campagne... (avec regrets) même pas plein. Je te laisse imaginer la recette !

Églantine : Mais c'est plus fort que toi, hein ? (au public) Excusez-nous messieurs dames de régler nos comptes comme ça mais... (à Alban) Tu ne changeras jamais. Ah, il a bien fait de te choisir pour ce rôle, Max. Tu es parfait. Parfait ! Et dire que j'étais en train de tomber amoureuse de toi... Mais quelle gourde, quelle gourde !

Alban : Oui, ça va... Toujours en train de donner des leçons à tout le monde. Seulement, on est bien content de le trouver, Arpagon, pour aller réclamer des subventions aux maires des villages de quatrième catégorie dans lesquels nous jouons... (d'un air supérieur) Sans moi, ce serait déjà fini depuis longtemps. C'est pas avec les recettes que...

Églantine : Allez, moi j'arrête, je n'en peux plus. (au public) Excusez-moi, messieurs dames mais ce n'est vraiment plus possible. (en regardant Alban avec dédain) Il va vous rembourser. (elle part).

Alban : Bon, ben je crois que c'est la fin... De la pièce, de la troupe. Si vous voulez faire un don, non soumis à déduction fiscale, je crois que c'est le moment de jeter une petite pièce... Ou même une grosse (il écarte les bras).

Rideau.